

JOSEPH
KESSEL

PRÉFACE D'ÉTIENNE DE MONTETY



LE JEU DU ROI

REPORTAGES EN AFGHANISTAN

J. Kessel

ARTHAUD

Le Jeu du roi
Reportages en Afghanistan

Joseph Kessel
de l'Académie française

Préface d'Étienne de Montety

Le Jeu du roi

Reportages en Afghanistan

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2021 pour la présente édition
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0815-1627-4

PRÉFACE

En mai 1958, dans un cinéma des Champs-Élysées, au milieu des affiches annonçant *Tabarin* avec Michel Piccoli et *Mon oncle* de Jacques Tati, qu'est-ce qui pouvait attirer le regard des spectateurs qui prirent un billet pour *La Passe du Diable* ? Ni le nom du producteur, Georges de Beauregard, ni celui de son réalisateur, Pierre Schoendoerffer, ni celui de Raoul Coutard. Trois inconnus ; pas pour longtemps, mais à cette date, trois inconnus. Seul Joseph Kessel, qui signait « scénario et commentaire », a pu retenir leur attention.

Ce n'est pourtant pas au cinéma qu'il est une référence. *Fortune carrée*, *Le Bataillon du ciel*, l'adaptation de *L'Amant de Lady Chatterley*, rien que de l'oubliable. C'est dans le reportage et le roman que Jef Kessel a conquis ses lettres de noblesse. Grand prix du roman de l'Académie française pour *Les Captifs*, journaliste de légende à *France-Soir* où ses récits de voyages en Afrique ou en Israël et ses comptes rendus d'audience (procès Pétain, procès de Nuremberg) lui ont valu un immense prestige. Pour ne rien dire du *Chant des partisans* composé à Londres avec son neveu Maurice Druon et Anna Marly, et devenu une autre *Marseillaise*.

Au mitan des années 1950, Joseph Kessel approche des soixante ans (il est né en 1898 en Argentine). C'est un écrivain installé, encore que son énergie soit toujours débordante, et ses projets, innombrables. Depuis longtemps, les patrons de presse (Bunau-Varilla puis Lazareff), les éditeurs (Carbuccia, Gallimard) consentent à ses projets de reportages les plus audacieux, les plus pharaoniques. Pourquoi au retour d'un séjour en Extrême-Orient, entre hôtels de luxe, réceptions à l'ambassade et plages de rêve, est-il saisi par un désir d'Afghanistan ? Ce simple nom le renvoie à Orenbourg : dans le grand magasin de son grand-père, Anton Lesk, passaient se ravitailler des caravaniers en route pour – ou en provenance – des destinations qui enchantaient le garçonnet : Samarcande, Tachkent, Mazar-y-Chérif. Ces toponymes, prononcés devant lui par des hommes mystérieux, charriaient des parfums, des couleurs, des images de *Mille et Une Nuits*¹. Cela fait longtemps que l'Afghanistan est devenu la patrie de ses rêves, celle de l'enfance évanouie.

Au mois de mars 1955, Joseph est à Hong Kong, au terme d'un long voyage avec sa femme Michèle. Au bureau de l'Agence France-Presse², il fait la connaissance d'un jeune photographe à peine sorti des geôles d'Hô Chi Minh. Il se nomme Pierre Schoendoerffer, il a participé à la bataille de Diên Biên Phu comme cameraman avant d'être fait prisonnier. « La captivité chez les Viêt-minh ne lui avait pas fait passer l'appétit du risque, écrira Kessel. Au contraire. » Et surtout le jeune homme lui fait un aveu. Au cœur de l'Occupation en France, c'est la lecture de *Fortune carrée*

1. Voir Yves Courrière, *Joseph Kessel ou Sur la piste du lion*, Plon, coll. « L'abeille », 2020.

2. *Ibid.*

Préface

qui lui a donné envie de résister à la dureté des temps, envie aussi de partir à l'aventure, de saisir un destin sans attendre que celui-ci consente à s'approcher. Un projet de film ? En Afghanistan ? « Schoen » est partant. Où précisément ? Dans quelles conditions ? On verra après : Kessel veut découvrir ce pays. Ce qu'il fera du voyage ? Des images, des notes. Le scénario viendra toujours assez tôt. Comme la série d'articles, le livre ; Jef avisera.

L'essentiel pour lui est d'avoir rapidement constitué une équipe, comme celle du reportage en mer Rouge avec Lablache-Combiér, Émile Peyré et Monfreid : *we few, we happy few, we band of brothers*¹. Cette fois, la *band of brothers* est composée de Jacques Dupont, réalisateur chevronné imposé par le CNC pour épauler le débutant Schoendoerffer, de Raoul Coutard, opérateur lui aussi débutant, mais surtout ancien d'Indochine, et de Renaud Lambert, engagé comme assistant de Coutard et, écrira Kessel, « dernier défi à la raison – comme trésorier ».

L'Afghanistan. Kessel est saisi à sa descente d'avion. Par les paysages : des ciels bleus immenses, des montagnes inaccessibles, des murs hostiles, protégeant une myriade de peuples irréductibles, Pachtous, Hazara, Nouristani, comme sortis de l'*Enquête* d'Hérodote (qui évoque les Aparytes, ancêtres des Afghans). Les uns disent descendre des soldats de Gengis Khan ou de Tamerlan, les autres des légions d'Alexandre, leurs yeux bleus faisant foi. Il aime aussitôt leur allure droite, leur regard franc, leur fierté (« Il y a beaucoup de pauvres en Afghanistan. Aucun n'est humble »). Il jouira plus tard, et d'abondance, de leur sens de l'hospitalité.

1. Shakespeare, *Henry V*.

Le Jeu du roi

Le sujet de son séjour s'impose vite de lui-même : ce sera le *bouzkachi*, sport national, caractéristique du pays et surtout, par son intensité, son gigantisme, les enjeux qu'il représente, un jeu à la mesure du géant Kessel. Qu'on se représente des dizaines de cavaliers se disputant une carcasse de bouc remplie de sable et d'eau pour la porter dans un cercle tracé à la chaux : le *hallal*, le cercle de justice. Un affrontement de centaures où l'homme et sa monture ne font qu'un, le *bouzkachi* requérant de l'un comme de l'autre une grande résistance. À côté, le polo, autre jeu équestre de l'ancien occupant britannique, fait pâle figure : les joueurs n'y engagent rien. Le *bouzkachi*, c'est le « jeu du roi » : pas seulement parce que, chaque année à la mi-octobre, les meilleurs *tchopendoz* s'affrontent en l'honneur du souverain Mohammed Zaher Shah. Il est royal parce que le vainqueur est considéré à l'égal des rois et des dieux. Il est à jamais l'orgueil de sa province et de sa famille.

Jef tient son fil rouge, spectaculaire, « couleur locale », romanesque à souhait : il filmera la lutte de deux *tchopendoz*. À lui d'en traduire la densité dramatique, de le hisser au rang des plus grandes querelles antiques.

Le Jeu du roi est le journal de route de Kessel, devenu un grand récit. Constitution de son équipe, découverte du pays, premiers contacts, premières déconvenues, tout y est consigné scrupuleusement. Il ne manque pas non plus de quelques repères, géographiques et historiques. On fait confiance à Jef pour instiller, même dans les notations les plus ordinaires, des pincées de son talent de conteur. Le moindre Afghan, chauffeur ou conseiller du roi, prend la dimension d'un personnage de roman. Souvent ce n'est pas nécessaire : Hinstin le président du Club français de Kaboul, Hacquin l'archéologue, le roi lui-même, Zaher Shah, élevé à

Préface

Paris dans la famille de la pédagogue Madeleine Daniélou, sont des personnages kesseliens.

Le Jeu du roi est le livre d'un pari insensé. À bien des titres. Il s'agit de tourner un film en cinémascope, dans une contrée largement ignorante de cet art : on n'y compte que trois cinémas, et dans la seule capitale, Kaboul. Il s'agit de voyager dans un pays sans routes carrossables, formé de vallées inaccessibles, à peine entaillées par de rares passes tortueuses et dangereuses. Le chameau y est roi, et l'homme, berger ou colporteur, s'y déplace le plus souvent au pas lent et régulier du marcheur.

Dernier détail – mais le diable ne s'y niche-t-il pas ? –, il s'agit enfin de réaliser un film dans une société musulmane traditionnelle, par essence rétive à l'image. La recherche par Kessel et ses amis de femmes susceptibles de figurer dans le film tourne au gag récurrent. Toutes se dérobent. Leur guide leur assurera même avoir proposé à une détenue (condamnée pour crime passionnel) d'échanger sa participation au tournage contre sa libération. En vain.

Au fil des pages, le projet prend forme. Le film se construit. Kessel a maintenant son scénario en tête. On voit apparaître les protagonistes, Mokkhi le grand *tchopendoz*, Ouroz son concurrent, le petit Rahim, tétanisé par la caméra mais irremplaçable, raconte-t-il, tant son air ingénu et son sourire éclatant en font un acteur qui capte la lumière et les cœurs.

Faillite, malchance, incendie, on passera sur les péripéties qui n'empêcheront pas *La Passe du Diable* de finalement voir le jour dans un cinéma parisien. De son long séjour en Afghanistan, Kessel tirera aussi une série de reportages publiés dans *France-Soir* (« J'ai fait tourner les fils de Gengis Khan »), il tirera *Les Cavaliers*, titre célèbre qui

Le Jeu du roi

signera son grand retour au roman. Il écrira enfin *Le Jeu du roi*. Ce livre, publié en 1969, viendra trouver place dans la série *Témoin parmi les hommes*, rassemblant l'essentiel de ses reportages rapportés des quatre coins de la planète.

Avec ce récit, il a composé un hymne à un peuple, à sa noblesse et au *bouzkachi*, rendant un magnifique hommage à un grand pays oublié des hommes. Aujourd'hui, ce reportage tient manifestement une place à part dans la geste kesseliennne. Comme si ce voyage, lui ayant permis de s'acquitter de la dette contractée cinquante plus tôt auprès des caravaniers d'Orenbourg, justifiait plus qu'un autre une existence de bourlingue.

Étienne de Montety

À mon frère Adalat

AFGHANISTAN, 1956

Eaux du Panchir, de Bamyan, de Koundouz, ruisseaux, torrents, rivières venus des plus hautes cimes du monde et qui coulent, selon la pente des montagnes, vers les berceaux des civilisations les plus anciennes, vers l'Indus et l'Oxus, dont le nom est aujourd'hui Amou-Daria, ou qui vont se perdre dans les sables des empires ruinés – j'ai bu à même leur courant, je me suis baigné dans leur fraîcheur rapide.

J'ai vu la première neige de l'année fleurir les crêtes de l'Hindou Kouch que l'on aperçoit de Kaboul même. J'ai roulé ou cheminé dans les gorges profondes, sauvages et sublimes. J'ai subi la morsure du soleil des steppes. J'ai connu la paix ombreuse de jardins enchantés.

J'ai caressé, parmi des enclos brûlants aux murs d'argile craquelés, des chevaux beaux et puissants, dressés pour les joutes d'une brutalité splendide.

Les mains de leurs cavaliers mongols m'ont gentiment brisé les paumes.

Les guerriers pachtous et les jeunes hommes turkmènes ont dansé devant moi. Du nord au sud et de l'ouest à l'est, j'ai entendu les tambourins, les flûtes, les guitares étranges

et les voix des tribus chanter la liberté, l'espace, la guerre et l'amour.

Dans une cour où des chameaux étaient baraqués, au fond d'une vallée âpre et perdue, j'ai regardé les femmes voilées tisser fil à fil, sous un auvent de feuilles sèches, les tapis maures, illustres dans toute l'Asie centrale. Et sur des tapis aussi magnifiques, chargés de vaisselle, de fruits, de sucreries, de kebabs, de laitages caillés, d'agneaux rôtis, de riz multicolores, j'ai pris part à des banquets de cent convives, habillés de cafetans de soie.

Le long de routes ennuagées par la poussière et où l'on manque d'eau, les melons et les pastèques, gorgés, ruisselant de sève, ont apaisé ma soif.

Les merveilleux raisins de l'Afghanistan, dont il est dit qu'ils comptent jusqu'à soixante espèces différentes, étalaient leurs énormes grappes d'ambre, d'agate et de rubis.

Au versant des cols étagés entre trois mille et cinq mille mètres d'altitude, au fond de gorges sinueuses, parmi l'immensité des steppes, au bord de ruisseaux chantants, les *tchaïkhanas* m'ont accueilli, frustes auberges où l'on trouve le thé vert et le thé noir, selon le goût du voyageur, et la galette brune qui sert de pain, et les récits sans fin, et les contes d'antan.

Et partout étaient les nomades : ceux qui tournaient en rond dans la même province, ceux qui allaient et venaient entre le Pamir, le Hazarajat et la région de Kandahar, ceux enfin qui transhument du Pakistan, ne connaissent point les frontières et qui, armés, poussent devant eux leurs troupeaux innombrables.

Je les ai croisés en tous lieux, sous les tentes noires à forme de chauve-souris géante, ou sous les yourtes mongoles.

Et il n'est pas une route, pas une piste, pas un sentier, pas un éperon de montagne, pas un défilé si étroit que ses bords vertigineux semblaient se rejoindre, où je ne les ai vus passer, tantôt par petites troupes, tantôt par files interminables, au pas de leurs chameaux énormes, toujours superbes, libres et traînant dans leur sillage tous les sortilèges du centre de l'Asie.

Et les images des dieux et les ombres des rois suivaient ce voyage.

Dans la rouge vallée de Bamyan, les bouddhas gigantesques, taillés à même le roc, veillaient au fond de leurs niches profondes.

Près de Kandahar, dans le Sud, à Moundigac, un monument préhistorique, avec son étonnante colonnade, jaillissait de la pierre sombre.

Au nord, près de Poul-Y-Khourni¹, un temple du feu – le plus ancien que l'on connaisse – dominait une colline nue.

Les traces d'Alexandre le Grand jalonnaient les pistes et les vallées et les vestiges d'une civilisation qui avait fondu l'Occident à l'Orient.

Les barbares étaient venus qui s'étaient policés à leur tour et les sources dégorgeaient les monnaies que leurs rois avaient fait frapper.

Et puis les émirs arabes. Et puis Gengis Khan menant ses hordes. Et puis les conquérants issus de Tamerlan qui étaient devenus les grands Mogols des Indes.

Murs de Balkh et de Lashkari-Bazar, trésors de Begram et décombres de la Ville aux Quarante Tours – palais, forteresses, tombeaux et temples –, leurs ruines marquaient,

1. Pol-e Khomri (NdÉ).

au long des millénaires, les règnes, les invasions, les carnages, les résurrections.

Et la vieille terre était à peine entamée qui, à ce carrefour du monde asiatique, avait enseveli tant de gloires, tant de fastes et de tourments.

Mais plus que des rivières dont le cours glisse vers les plaines légendaires de l'Inde et vers l'immensité des steppes, plus que des montagnes qui appartiennent à l'Himalaya, plus que des fruits les plus beaux, des vêtements les plus colorés, des bazars les plus éclatants, et même plus que des images d'un passé fabuleux, c'est le peuple formé par toutes ces forces de la nature et de l'histoire dont je me souviens.

Il compte en son sein toutes les races que les conquérants ont rassemblées, toutes les tribus laissées par un va-et-vient qui a duré des dizaines de siècles dans ce creuset prédestiné situé entre l'Iran, le Turkestan et l'Inde.

Malgré que l'islam soit la religion commune et souveraine sur les hommes et les mœurs, l'amalgame ne s'est pas fait.

Les traits physiques, le costume, la manière de vivre, les usages, les chants, rien n'a bougé, rien ne s'est confondu. Le Patchou, l'Ouzbek, le Hazara, le Tadjik, le Turkmène, le Nouristani vivent chacun comme vivaient ses ancêtres. Le voyageur le plus distrait apprend à les distinguer très vite et sans erreur possible, même dans les rues fourmillantes de Kaboul. Et lorsqu'il se rend dans leurs provinces respectives, il passe d'un monde à un autre.

Pourtant, de l'Amou-Daria au désert du Seïstan et de Hérat aux passes de Khyber, à travers les races, les tribus et les clans, on rencontre chez ce peuple, composé comme une mosaïque humaine, les mêmes traits : passion de l'indépendance, fierté, gentillesse et hospitalité.

Il y a beaucoup de pauvres en Afghanistan. Aucun n'est humble.

Parmi les rares mendiants qu'on rencontrait dans la capitale, j'en ai vu qui, trouvant l'aumône trop faible, la refusaient tranquillement.

Mais l'orgueil n'empêche pas d'être serviable à l'extrême : il interdit seulement la servilité. Les domestiques parlent avec dignité aux maîtres les plus riches, les plus puissants, et les commerçants eux-mêmes ne font aucun effort pour retenir l'acheteur.

La vigueur et la noblesse des traits – ce peuple est l'un des plus beaux du monde –, l'harmonie des mouvements, la couleur des étoffes s'accordent à cette dignité instinctive de pâtre, de paysan, de montagnard, de guerrier, de nomade.

Le climat est dur : torride en été, glacial en hiver. La terre est ingrate, hérissée de montagnes et coupée de déserts. La vie est malaisée pour la plupart des gens. Mais, comme ils en ont pris l'habitude depuis des générations et comme ils sont nés patients et braves, ils aiment la gaieté. Le vieillard majestueux a le rire aussi facile et aussi ingénu dans sa barbe de sage que l'adolescent. Et le plus pauvre montre au visiteur qui vient de l'étranger une courtoisie, une générosité sans pareille.

Dans toutes les *tchaïkhanas*, le long des routes, on me cédait toujours, sur le tapis ou le *tcharpaï*, la place la meilleure pour le confort et l'honneur. Les foules les plus denses réunies autour d'un spectacle me laissaient toujours passer au premier rang et je me rappelle cet homme en guenilles qui, sur un chemin de poussière et de soif, m'a donné le melon qu'il portait sans vouloir accepter d'argent.

Tout m'a fourni en Afghanistan le dépaysement que j'étais venu chercher : les montagnes et les rivières, les

Le Jeu du roi

auberges et les caravanes, les villes et les villages, les ruines et leurs ombres prestigieuses, le langage, les mœurs, les vêtements, les visages.

Pourtant, à cause de la fierté et de la bravoure et du sourire de son peuple, j'ai toujours trouvé, au fond de l'évasion la plus complète, un étonnant échange humain, une rare et virile sécurité.

Qu'importe après cela que les routes soient difficiles et parfois terribles, que la cuisine soit faite à la graisse de mouton, l'eau souvent douteuse, la poste assez irrégulière, les baignoires primitives – quand il y en a – et que le sentiment de la distance et de la durée diffère du nôtre.

Certes il y a dans Kaboul des étrangers – et de toutes les nations – pour lesquels ces incommodités cachent tout le reste et qui passent leur séjour à se plaindre, critiquer, ricaner. Mais ce sont partout et toujours les mêmes et qui emportent avec eux leurs petites habitudes, leurs petits préjugés, leurs antiseptiques et qui jugent, s'ils sont Américains, une civilisation au nombre des Frigidaire, qui apprécient une culture, s'ils sont Français, à la qualité des mets, et qui, s'ils sont Anglais, mesurent l'âme d'un peuple à l'épaisseur de ses gazons. Comme ils ne voient et ne comprennent rien, ils s'irritent et se moquent. Ils ne veulent pas, ils ne peuvent pas reconnaître qu'au cœur de l'Asie centrale, dans un pays qui, jusqu'au début de ce siècle, a été isolé du monde et qui essaye désespérément de remonter le cours du temps, on ne peut pas prétendre à vivre comme à New York, Londres ou Paris et que ce retard, ce recul même donnent à l'Afghanistan la poignante beauté qu'aurait, à travers les temps de l'histoire, le reflet d'un astre qui s'éteint peu à peu.

Première partie

À tâtons

I

L'ÉQUIPE

Mon premier séjour en Afghanistan date de 1956. C'était, comme à l'ordinaire, pour un reportage. Mais qui ne ressemblait pas tout à fait aux autres. Il s'agissait, outre la série habituelle d'articles, de rapporter un film.

Combien de fois, en Afrique ou en Asie, courant les pistes difficiles et magnifiques, n'avais-je point reconnu la faiblesse du mot écrit à peindre les splendeurs de la nature et à reproduire les formes et les couleurs étranges de la vie des hommes. Et souhaité d'avoir pour camarade un chasseur d'images apte et prompt à saisir, fixer, les plus beaux reflets des lieux et des êtres.

Or, l'année précédente, à Hong Kong, j'avais fait la rencontre d'un compagnon rêvé pour une entreprise de cette sorte. Opérateur d'actualités filmées, il avait l'œil juste, la main sûre, le sens du drame et de la poésie. Il était très jeune, vif, gai, ardent et – qualité essentielle pour l'existence en commun – facile à vivre. Le confort lui importait peu. Il savait que plus les conditions du voyage étaient rudes et périlleuses, meilleur était le butin. Il nourrissait pour son métier et l'aventure une égale passion. En Indochine (comme on disait encore), d'où il arrivait, il s'était fait

parachuter dans la cuvette infernale de Diên Biên Phu, au temps du grand désastre. La captivité chez les Viêt-minh ne lui avait pas fait passer l'appétit du risque. Au contraire.

Il s'appelait Pierre Schoendoerffer.

Quand je le retrouvai à Paris, je lui parlai de l'Afghanistan et de mon projet.

— Pour ça, je lâcherai n'importe quoi, dit-il.

Notre dessein était modeste : une caméra de 16 mm pour tout attirail, légèreté d'équipement, liberté de mouvement. Un reportage pur et simple.

Il fallait seulement un producteur qui assurât les frais du voyage de Schoendoerffer et le coût de la pellicule.

Je m'adressai à un homme que je connaissais à peine, mais qui me semblait fait pour nous aider. Il n'avait pas quarante ans, riait et buvait bien. La malice, l'imagination, l'enthousiasme, l'audace au jeu se mêlaient en une sorte de diablerie joyeuse sur son visage un peu lunaire et dans ses yeux coiffés de verres épais. Il s'appelait Georges de Beauregard.

— L'Afghanistan, au juste, où est-ce ? demanda-t-il.

— Asie centrale, dis-je. Entre l'Iran, le Turkestan russe et l'Inde.

— Ah ! ah ! dit Beauregard. Et comment est-ce ?

Je racontai pêle-mêle, d'après ce que m'avaient enseigné quelques lectures – les steppes, les montagnes, le fleuve Amou-Daria, le massif de l'Hindou Kouch, la passe de Khyber, et Kipling et Alexandre le Grand et Marco Polo et Gengis Khan, et les bazars séculaires et les caravanes millénaires et les yaks des neiges éternelles du Wakhan, dans le Pamir.

J'aurais pu continuer sans fin. Je rêvais tout haut un très vieux rêve. Un éclat de voix m'arrêta.

L'équipe

— Votre projet ne tient pas debout, criait presque Beauregard.

Et poursuivait sans reprendre haleine :

— Ce n'est pas un petit documentaire avec une petite caméra qu'il faut pour un pays comme celui-là. (On eût dit, à son ton, qu'il connaissait l'Afghanistan à merveille.) Mais un grand film, avec une histoire, un vrai grand film, couleur...

Il donna du poing sur la table et acheva :

— Et CinémaScope.

Le procédé, à l'époque, n'avait pas été encore employé en France. Je considérai le producteur avec incrédulité. Mais non... Plus de diablerie dans son regard. Il croyait à l'aventure. Il la voyait déjà.

— Vous avez songé à l'équipe nécessaire ? Au devis ? lui demandai-je.

Il sourit aux anges, parla très vite.

— Rien, trois fois rien. La pellicule, les appareils, je me débrouille. Les personnages, les chevaux, les transports, affaire du gouvernement là-bas. C'est vous qui vous débrouillez. Pas de studios. Tout en extérieur. Suffit d'un opérateur et d'un réalisateur. Le premier, vous l'avez. Reste le deuxième. Vous avez quelqu'un en vue ?

Schoendoerffer assistait à l'entretien. Son vœu le plus cher, le plus puissant, était de mettre en scène. Il ne vivait que dans cette espérance.

— Eh bien ? lui dis-je.

Son visage maigre et creux s'était encore rétréci, troué, comme sculpté à même l'ossature. Sous la pression des mâchoires, l'une contre l'autre coincées, les yeux étaient plus minces et les pommettes plus aiguës. Il murmura d'une voix blanche :

— Moi, je veux bien.

Le Jeu du roi

— Quels films vous avez tournés ? lui demanda Beauregard.

— Aucun, dit Schoendoerffer.

— Pas le moindre ? insista Beauregard.

— Un seul...

— Ah ! tout de même, dit Beauregard.

— Comme assistant, dit Schoendoerffer.

— Et vous pensez...

— Oui, je pense m'en tirer, dit Schoendoerffer presque imperceptiblement.

Beauregard me regarda.

— Vous avez confiance ? demanda-t-il.

Je regardai Schoendoerffer. Ces muscles et ces traits tendus à l'extrême... cette fièvre dans les yeux... Cette exigence émerveillée, désespérée...

— Confiance entière, dis-je à Beauregard.

— Parfait, répondit-il. Nous avons donc le metteur en scène. Mais, à présent, c'est l'opérateur qui manque.

— Oh, là ! alors, là, il n'y a pas de problème, cria Schoendoerffer (il avait une autre voix : riche, généreuse, heureuse). Quelqu'un de terrible (bien qu'Alsacien d'origine, le mot pour lui comme pour les Méridionaux signifiait formidable). Terrible, je vous dis. Il est venu en Indochine dans l'armée Leclerc. Démobilisé, il est resté là-bas comme photographe. Il a bourlingué partout. Il conduit toutes les bagnoles – du poids lourd à la Jeep, comme un as. Il a des mains en or. Et bouddhiste en plus !

Le visage de Schoendoerffer, clos et secret à l'ordinaire, exprimait sans réticence, comme à nu, l'admiration, la tendresse, la joie d'une amitié essentielle.

— Votre copain, dit Beauregard, il a travaillé pour beaucoup de films ?

L'équipe

— Jamais, dit Schoendoerffer.

— Mais alors ? demanda Beauregard.

— Aucune importance, dit Schoendoerffer. Il s'y mettra tout de suite. Et fera mieux que personne. C'est un photographe comme il n'y en a pas. Il a ça dans le sang.

— En somme, vous avez confiance, dit Beauregard.

— Je vous dis qu'il est terrible, cria Schoendoerffer.

Beauregard m'interrogea des yeux. J'approuvai de la tête.

— Faites venir votre copain, dit Beauregard... À ses frais, bien entendu.

L'ami de Schoendoerffer s'appelait Raoul Coutard.

Les dés étaient lancés.

* * *

L'équipe, toutefois, eut deux autres membres : Jacques Dupont et Renaud Lambert.

Le premier avait fait ses preuves, comme metteur en scène, au cœur de l'Afrique noire et en Corée pendant la guerre. Le distributeur (c'est-à-dire le bailleur de fonds) avec lequel avait traité Beauregard comptait peu, lui, sur l'intuition, la fantaisie, le flair ou l'instinct. Il avait voulu qu'il y eût, parmi nous, au moins un homme rompu au métier, et choisi : Dupont. Quant à Lambert – bohème genevois et, selon ses heures, poète, peintre, auteur dramatique, grimpeur de rochers, amoureux des déserts et des forêts vierges, cinéaste amateur –, son personnage avait séduit Beauregard. Il l'avait engagé comme assistant de Coutard. Et – dernier défi à la raison – comme trésorier.

* * *

Le Jeu du roi

Au début du mois d'août, je pris avec Dupont et Schoendoerffer l'avion pour Kaboul. Coutard et Lambert devaient nous rejoindre trois semaines après. Coutard apprenait les rudiments du CinémaScope. Lambert attendait l'argent...

Si bien que mon reportage eut en même temps pour objet la découverte de l'Afghanistan et l'aventure d'un film pour le moins hasardeux.

II

LE PREMIER TCHARPAÏ

Pour atteindre l'Afghanistan, éternel carrefour de l'Asie centrale où la steppe mongole bute contre la muraille gigantesque de l'Hindou Kouch et où se forment dans les hautes vallées sans âge les sources des fleuves sacrés, l'avion dispose de toute la rose des vents.

À l'ouest, il arrive de Perse et, à l'est, de l'Inde. Au sud, c'est du Pakistan et, au nord, de Russie. Mais quelle que soit la ligne qu'on emprunte – Iranian ou Indian Airline, KLM hollandaise ou Aeroflot soviétique – c'est toujours un petit bimoteur qui, après avoir survolé d'impitoyables déserts et des montagnes sauvages, dépose ses passagers aux abords immédiats de Kaboul.

Ainsi l'exigent la configuration du sol situé à mille huit cents mètres d'altitude et l'état de ses pistes.

Les fourmilières indiennes – Bombay et Calcutta – sont, de l'Europe, beaucoup plus loin que Kaboul. Et bien davantage encore le sont Rangoon, Bangkok, Hong Kong et Tokyo. Mais, là-bas, le ciment des aires d'envol, la structure des aérogares, les routines des manœuvres et des formalités – tout ressemble au point de départ. Et la fréquence des paquebots de l'air, marqués aux écussons de toutes les

Le Jeu du roi

TROISIÈME PARTIE
LORSQUE S'OUVRE LA STEPPE

I. La saga de l'émir.....	141
II. La tombe sacrée.....	153
III. Le fils d'Attila.....	163
IV. Le gouverneur.....	175
V. Tchopendoz.....	183

QUATRIÈME PARTIE
LES CENTAURES

I. Le jardin de la chance.....	201
II. La procureuse.....	213
III. Le bouc sans tête.....	229
IV. Rahim et le bélier.....	247
V. Récits au clair de lune.....	263
VI. Le grand tournoi.....	271

JOSEPH KESSEL

LE JEU DU ROI

En 1956, Joseph Kessel approche les soixante ans. Devant cet écrivain et journaliste reconnu, les patrons de presse et les éditeurs consentent aux projets de reportages les plus audacieux. Saisi par un désir d'Afghanistan, il se revoit à Orenbourg : dans le grand magasin de son grand-père, où passaient des caravaniers venus de Samarcande, Tachkent, Mazar-y-Chérif. Cela fait longtemps que l'Afghanistan est devenu la patrie de ses rêves, celle de l'enfance évanouie. Kessel veut découvrir ce pays.

Ce qu'il fera du voyage ? Des images, des notes... Accompagné d'une équipe de tournage dont le jeune Schoendoerffer fait partie, Kessel est saisi par ce qui sera le sujet de son aventure : le *bouzkachi*, sport national, affrontement de centaures où l'homme et le cheval ne font qu'un. Un jeu à la mesure du géant Kessel. *Le Jeu du roi* est le journal de cette expédition afghane, un récit et un hommage à ce pays irréductible.



J. Kessel

ARTHAUD